

KIEV-PARIS, ALLER SIMPLE

Entretien avec
IRYNA DMYTRYCHYN

Propos recueillis par
Anna Mozharova

Née en Ukraine à l'époque soviétique, Iryna Dmytrychyn terminait ses études de français lorsque l'URSS s'est effondrée. Les frontières que l'on croyait à jamais fermées se sont ouvertes, et elle a fait son premier voyage en France. S'en sont suivis des allers-retours Paris-Kiev, et Paris a fini par l'emporter. Historienne, traductrice et maître de conférences à l'Inalco, Iryna Dmytrychyn est devenue une véritable ambassadrice de la littérature ukrainienne en France. Elle a traduit des écrivains majeurs de la littérature ukrainienne contemporaine pour les éditions Noir sur Blanc et a fondé, avec l'historien Iaroslav Lebedynsky, la collection « Présence ukrainienne » à l'Harmattan. (A. M.)

Anna Mozharova : Iryna Dmytrychyn, vous êtes née en Ukraine. Aujourd'hui, vous habitez en France et vous êtes traductrice littéraire. Quelles langues parlez-vous et comment êtes-vous arrivée en France ?

Iryna Dmytrychyn : Je parle le français, l'ukrainien, le russe et l'anglais. J'apprends l'italien en ce moment. Je suis née dans l'Ukraine soviétique. À cette époque, quand on apprenait une langue étrangère, on n'avait aucun espoir d'aller dans le pays concerné. On pouvait tout au plus espérer devenir professeur de langues étrangères dans le secondaire ou à l'université. Cependant, la France a une telle aura dans l'Europe de l'Est que j'ai rêvé de ce pays, de sa littérature, de sa culture et de sa façon de vivre. Je suis donc allée faire des études de français à l'université en Ukraine. Il se trouve que mes an-

nées universitaires ont coïncidé avec les dernières années de l'Union soviétique, l'apparition de l'Ukraine indépendante, l'ouverture des premières ambassades et de l'Alliance française, l'arrivée des journalistes étrangers, etc. J'ai pu poursuivre mes études de français à l'Alliance française, et c'est ainsi que j'ai pu venir en France pour la première fois en 1991 dans le cadre du programme « Découvrir la France ». On devait passer quelques jours à Paris, puis dans une des régions françaises. Je suis allée dans le sud-ouest, et je suis tombée follement amoureuse de cette magnifique région de terres riches ouvertes sur l'océan. Bref, mon premier contact avec la France a été absolument époustouflant.

A. M. : Aviez-vous commencé à traduire en Ukraine ?

I. D. : Oui, j'ai commencé à travailler comme interprète et comme traductrice en Ukraine. J'accompagnais des journalistes français qui venaient faire un reportage pour quelques jours, ou des entreprises qui prospectaient. Mais mon premier grand contrat de traductrice a été le premier festival « Printemps français » où des musiciens, des sculpteurs, des hommes de théâtre et d'autres personnalités françaises étaient venus pour une semaine. J'ai également été engagée à l'ambassade de Suisse comme collaboratrice d'une chargée d'affaires qui m'a beaucoup appris. Ensuite, j'ai postulé pour une bourse à Sciences Po, j'ai été sélectionnée et je suis partie en France en 1993 pour faire mon année de DEA d'études soviétiques et est-européennes, dirigées à l'époque par Hélène Carrère d'Encausse.

A. M. : Et la littérature ?

I. D. : Non, pas à cette époque. La vague de traduction des classiques européens en ukrainien a commencé plus tard, et ce sont les grands maîtres de l'ancienne école ukrainienne de traduction qui s'en sont chargés. C'était de la traduction très imagée, avec une transformation importante de la langue. Il fallait que ce soit beau en ukrainien, et cela donnait des traductions très fleuries qui n'étaient pas forcément fidèles au style de l'auteur, mais, pour les classiques du XIX^e siècle, cela convenait parfaitement. Ensuite, une nouvelle génération

de traducteurs est apparue qui ont pu démontrer leurs capacités et leur talent. Maintenant, la plupart des traducteurs littéraires ukrainiens sont des trentenaires.

A. M. : Devenir traducteur aujourd'hui, ce n'est pas un choix très simple. Devenir traducteur littéraire, c'est un choix encore plus compliqué. Comment avez-vous fait ce choix ?

I. D. : Par un heureux hasard. J'ai commencé en tant qu'interprète et, comme l'ukrainien est une langue rare, j'ai été très rapidement propulsée à un niveau d'interprétation important en France : les grandes délégations, les discussions au plus haut niveau de l'Etat, etc. Je ne peux pas dire que j'arrivais à en vivre, mais c'était un complément de revenus important. Ensuite, j'ai été fonctionnaire à l'OFPPA pendant dix ans ; c'était un travail extrêmement intéressant.

Cependant, j'étais triste de voir que l'Ukraine est si peu visible en France. J'avais déjà commencé à enseigner quelques heures à l'Inalco, et nous avons décidé avec mon collègue professeur d'histoire Iaroslav Lebedynsky de lancer une collection « Présence ukrainienne » aux éditions l'Harmattan, en 2001. Au sein de cette collection qui compte aujourd'hui une quarantaine d'ouvrages sur divers sujets ukrainiens, j'ai composé une anthologie bilingue « L'Ukraine vue par les écrivains ukrainiens », avec des extraits des textes des auteurs ukrainiens, ce qui était ma première expérience de traduction littéraire, très imparfaite mais très enrichissante. Je l'ai vécu davantage comme un travail de diffusion de connaissances qu'une œuvre de traduction.

Lorsque les éditions Noir sur Blanc m'ont proposé de traduire un roman de Iouri Androukhovytch, j'ai été très surprise et très heureuse. J'ai fait un essai, et j'avoue que j'ai tout de suite attrapé le virus. J'ai ressenti un mélange de bonheur, de responsabilité et de peur car on a toujours cette crainte de ne pas avoir trouvé le mot juste ou la formulation exacte. Ce travail était très différent de l'interprétation : en traduction simultanée, quand la phrase est partie, on n'y pense plus car on ne peut plus la rattraper. C'était aussi très différent de la traduction technique où un mot est un mot. Le champ du doute est très vaste dans la traduction littéraire, c'est d'ailleurs

pour cette raison que je crois qu'il n'y aura jamais de traduction automatique pour les textes littéraires.

A. M. : Donc, initialement vous ne projetiez pas de devenir traductrice littéraire ?

I. D. : À l'époque, on ne publiait quasiment pas d'œuvres ukrainiennes en France. Je n'imaginai pas que cela pouvait devenir une activité constante.

A. M. : Le français n'est pas votre langue maternelle. On sait que certains traducteurs qui étaient dans le même cas que vous ont eu du mal à s'imposer. Est-ce que cela a été un frein pour vous ?

I. D. : Quand j'ai commencé à traduire de la littérature, j'habitais en France depuis une quinzaine d'années. À l'époque, j'aurais été presque plus réticente à traduire vers l'ukrainien, parce qu'à force de vivre dans un pays, on finit par penser dans la langue du pays et à avoir des réflexes dans cette langue. Quand j'allais en Ukraine, je me rendais compte que, parfois, mon ukrainien oral était « rouillé ». Bref, je me suis sentie tout à fait prête à traduire vers le français lorsqu'on me l'a proposé. J'étais reconnaissante envers la maison d'édition pour la souplesse dont elle a fait preuve en me donnant la possibilité de dire non. Quand je me suis attaquée à ce premier texte, je savais qu'à tout moment je pouvais faire marche arrière. J'ai adoré le roman, et je me suis lancée dans ce travail avec beaucoup de plaisir et beaucoup de fierté à l'idée de faire découvrir cet auteur au public français. Je suis toujours aussi heureuse de traduire, de mettre un point final au livre, de le voir sortir, de le promouvoir avec l'auteur en lui donnant la possibilité de parler de son pays.

A. M. : Vous êtes une des rares traductrices de l'ukrainien dans le répertoire de l'ATLF, et vous avez traduit plusieurs écrivains ukrainiens majeurs tels que Iouri Androukhovytch ou Serhiy Jadan. Est-ce que vous avez justement le sentiment de faire découvrir la littérature ukrainienne en France ?

I. D. : Il y a deux autres traductrices de l'ukrainien, Oksana Mizerak et Maria Malanchuk, mais il est vrai qu'après cette première traduction, j'ai eu envie d'inverser la tendance et de proposer moi-même des textes ukrainiens aux éditeurs. La littérature ukrainienne était tellement peu traduite et si peu connue qu'il m'a semblé que les éditeurs étaient heureux de rencontrer quelqu'un qui pouvait leur présenter le panorama littéraire de ce pays. Oui, je faisais découvrir la littérature ukrainienne, mais je ne peux pas dire que ces auteurs n'ont été publiés que grâce à moi, car les éditeurs faisaient leurs démarches aussi.

En revanche, je peux dire que les auteurs que je traduis sont les auteurs que j'avais proposés. Quand je plaide pour un auteur, je me sens aussi responsable de son succès, qui n'est pourtant pas garanti. Il peut s'agir d'un immense auteur en Ukraine, mais, en France, il n'y a pas que la littérature ukrainienne, il y a les meilleurs écrivains du monde entier. Les auteurs africains, asiatiques, latino-américains ou tout simplement européens peuvent susciter plus d'intérêt que tel ou tel auteur ukrainien à un moment donné. Il faut parfois se battre, mais, pour cela, il faut être convaincu que l'auteur ukrainien qu'on défend est à la hauteur pour figurer dans les catalogues des grandes maisons d'édition françaises. Seules les maisons qui ont les reins solides peuvent se permettre le luxe de traduire des auteurs étrangers de langues rares, car c'est un plaisir très cher.

J'ai pris une année sabbatique à mon travail de fonctionnaire, et j'ai consacré l'année 2010 à constituer des dossiers, à écrire des lettres en y ajoutant un synopsis de l'œuvre et un extrait de la traduction, dossier que j'envoyais à différentes maisons d'édition. J'ai commencé par le Salon du Livre pour avoir le premier contact avec les éditeurs, et ensuite j'ai essayé de les voir un par un pour leur présenter les auteurs ukrainiens. Je n'ai pas toujours reçu de réponse, mais je comprends que tout ne dépendait pas de moi. Au moment où je proposais mon auteur ukrainien, les éditeurs devaient certainement recevoir un dossier sur un auteur brésilien, un autre sur un auteur indien et peut-être que mon projet était moins intéressant ou pas tenable commercialement parlant.

A. M. : À votre avis, quelle est la place des littératures de l'Est dans l'édition française ?

I. D. : Je pense que, dans les littératures de l'Est, il y a les littératures ex-soviétiques et les autres. Par exemple, la Pologne, la Hongrie ou la République tchèque étaient déjà connues pour leurs littératures en Occident avant que la chape de plomb soviétique ne s'abatte sur elles. Ce sont d'immenses littératures avec de grands auteurs ; beaucoup de gens les étudient. On ne peut pas dire qu'elles ont été découvertes ou redécouvertes après la chute du mur de Berlin.

Je pense que la littérature russe a aussi une place à part en raison de ces immenses écrivains qu'elle a donnés à la littérature mondiale. J'ai l'impression que, lorsqu'on apporte aujourd'hui un auteur russe dans une maison d'édition française, il s'appuie déjà sur les épaules de ses prédécesseurs et qu'on projette sur lui la gloire des grands écrivains russes.

En revanche, quand on arrive avec un auteur ukrainien, donc avec une littérature restée confidentielle (seuls quelques auteurs ont été publiés au cours du XX^e siècle) et surtout connue pour ses poètes (vous savez comment il est difficile de transmettre la poésie), il faut commencer à partir de rien. Ce n'est pas étonnant que les premiers romans ukrainiens aient été publiés par Noir sur Blanc, une maison franco-suisse avec un fort tropisme polonais et est-européen. Aujourd'hui, je sais aussi qu'une autre porte d'entrée pour la littérature ukrainienne, c'est l'Allemagne. Curieusement, si l'auteur a déjà été publié en Allemagne, cela lui confère un gage de qualité aux yeux de l'éditeur français.

Je pense qu'en France on comprend que la littérature est-européenne peut apporter quelque chose : un souffle nouveau, frais. En même temps, j'ai parfois l'impression que même si elle est lointaine, elle n'est pas assez exotique. De plus, la littérature ukrainienne est parfois considérée comme une sorte de sous-littérature occidentale. Il faut prouver que les auteurs ukrainiens ont une voix particulière et que ce qu'ils ont à dire est complémentaire, mais différent de ce qui se dit en Occident.

A. M. : On a parfois l'impression qu'en Occident les littératures de l'ex-Union soviétique ont toujours cette image de grands romans sur la souffrance humaine, les répressions politiques, la complexité de la vie dans des conditions historiques extrêmes. Avez-vous l'impression qu'on attend toujours ce type de textes des auteurs de ces pays-là ou bien cela a évolué ?

I. D. : Certains clichés perdurent encore. Effectivement, le public s'attend à trouver une souffrance immense, une noirceur ou un esprit kafkaïen dans les romans qui viennent de l'Est. Une œuvre plus « occidentale » suscite moins d'intérêt, ce qui est naturel. Mais je pense que, quand un auteur ukrainien donne son interprétation d'Ulysse, il ne faut peut-être pas jeter le bébé avec l'eau du bain en disant : « Bon, Ulysse c'est la culture européenne, on en a déjà lu de nombreuses interprétations. A-t-on vraiment besoin d'une version ukrainienne ? » Je dois souvent me battre davantage pour ces romans-là.

A. M. : En France, les auteurs de l'ex-Union soviétique sont souvent plus interrogés sur la politique que sur leurs œuvres. Vous accompagnez régulièrement les écrivains ukrainiens lors des rencontres publiques. Est-ce que vous avez constaté la même chose ? Comment réagissent les écrivains à ces questions ?

I. D. : Les auteurs le prennent très bien. Ils sont conscients d'être les ambassadeurs de leur pays et ils savent que la curiosité pour le pays suscite l'intérêt pour sa littérature. De plus, tous les écrivains ukrainiens sont engagés dans la politique : certains sont membres du parlement ; d'autres partent dans l'est du pays, dans la zone des combats, pour apporter des livres, collecter des fonds pour les orphelinats, etc. ; d'autres encore tiennent des rubriques politiques dans la presse ukrainienne et européenne. Ils ont l'habitude d'avoir une parole politique, et cela leur paraît naturel de retrouver ces questions en France. Cela dit, pour l'immense majorité de ces écrivains, leurs écrits ne collent pas à l'actualité.

A. M. : On va maintenant parler de votre travail personnel en tant que traductrice. La première question sera très simple : qu'est-ce qu'une bonne traduction pour vous ?

I. D. : Beaucoup de choses ont été dites sur cette question. Moi-même, j'enseigne la traduction et j'ai suivi une formation à l'École de traduction littéraire. Je répondrai par cette formule que j'emprunte à un grand théoricien : la traduction doit faire à la langue ce que l'œuvre originale fait à la langue et qu'elle est la seule à lui faire. Si, dans le texte original, le lecteur a été choqué, dégoûté ou émerveillé, dans la traduction le lecteur doit éprouver les mêmes sentiments au même moment. J'aime beaucoup aussi cette autre formule qui compare la traduction au poisson qu'on sort de la mer, transvase dans un petit bassin où ce poisson devra se sentir aussi bien et nager aisément.

A. M. : Il y a dans la littérature ukrainienne une grande tradition orale qui se ressent même dans les œuvres contemporaines, et qui semble parfois tellement ancrée qu'elle paraît intraduisible. Avez-vous été confrontée à ce problème ?

I. D. : J'ai été confrontée à ce problème avec Maria Matios et son roman *Daroussia la Douce*. Les événements se déroulent dans les Carpates, et il y a cette langue régionale avec une musique très particulière. Il y avait aussi la romancière Sofia Androukhovytch. C'était un autre registre car elle écrivait non seulement dans une langue régionale, mais surtout dans une langue fin du XIX^e et début XX^e siècle, donc une langue ukrainienne qu'on ne parle pratiquement plus en Ukraine. Les critiques littéraires en Ukraine ont beaucoup parlé de cette musique particulière de la langue de ces deux auteurs. C'était un défi supplémentaire pour moi.

J'ai envisagé de puiser dans les dialectes français pour Maria Matios, d'aller chercher du côté de Marseille, de l'Auvergne ou de la Corse, mais j'ai très rapidement abandonné cette idée. Pour quelle raison ces paysans ukrainiens parleraient-ils comme des Auvergnats ou des Corses ? Même si le côté autarcique ou montagnard pourrait se comparer, le vécu n'est en rien comparable à celui des paysans

des Carpates. J'ai préféré faire appel au registre plus archaïque de la langue française pour que le texte sonne comme quelque chose de connu et compréhensible, mais qui ne fait plus partie de la façon de parler d'aujourd'hui.

A. M. : Est-ce que vous avez déjà traduit du *sourjyk*¹ ? Et quelle solution avez-vous trouvée ?

I. D. : Oui, bien sûr. Il n'y a pas *une* solution, mais plusieurs. Celle que j'utilise couramment c'est d'abaisser le niveau de la langue. J'emploie parfois des mots anglais (par exemple, « man » au lieu de « mec ») ou des mots mal prononcés. Le but étant de montrer qu'il ne s'agit pas de la langue normative et, surtout, de transmettre la raison pour laquelle l'auteur a fait appel au *sourjyk*. Dans les deux cas où j'y ai été confrontée – chez Androukhovytch et chez Jadan – il s'agissait de personnes peu éduquées appartenant aux couches socio-professionnelles basses, des petits malfrats. On pouvait déduire à partir du *sourjyk* qu'ils employaient, quelles émissions de télé ils regardaient, quelles étaient leurs opinions politiques, bref on les situait très facilement. J'ai donc essayé de comprendre l'intention de l'auteur, puis de reconstruire un langage en français.

A. M. : Beaucoup de traducteurs parlent des délais qui se réduisent de plus en plus. Est-ce que vous aussi vous avez ce sentiment ou est-ce que, traduisant une langue rare, vous vous sentez à l'abri du rythme imposé par exemple aux traducteurs de l'anglais ?

I. D. : Quand on traduit une langue rare, on a la chance de ne pas être dans la cadence des traducteurs de l'anglais. Même si parfois on ne m'a donné que six mois pour la traduction, je n'ai pas eu le sentiment d'avoir le couteau sous la gorge. Cela s'explique probablement par le fait que les auteurs ukrainiens ne sont pas encore des auteurs demandés. Pour l'instant, qu'un livre ukrainien sorte un an ou deux ans plus tard, cela n'a malheureusement pas d'importance.

¹ Mélange de russe et d'ukrainien, souvent employé par les couches populaires.

A. M. : Est-ce que, pour vous, les auteurs ukrainiens traduits par vous ou par vos confrères et consœurs ont eu le succès attendu ?

I. D. : Je pense que ces auteurs se sont imposés dans le paysage littéraire français pour les spécialistes de l'Europe de l'Est. Androukhovytch ou Jadan sont désormais des noms connus. En revanche, je ne pense pas qu'ils soient sortis de cette niche est-européenne. Il y a probablement des raisons objectives à cela : ce sont des œuvres intellectuelles qui ne visent pas le grand public. Il me paraît justifié que ces œuvres ne deviennent pas des best-sellers car leur lecture demande une certaine connaissance du pays, une curiosité, un effort. Il me semble que quelqu'un qui ne connaît rien aux pays de l'Est ne pourra pas entrer pleinement dans ces œuvres. Je crois que leur relatif succès correspond à leur positionnement dans le paysage littéraire français.

De plus, nous sommes en France, pays qui a une des plus grandes littératures du monde. La France édite autant d'œuvres françaises qu'elle traduit de langues étrangères. Quatre cinquièmes de ces traductions se font depuis l'anglais. La mare dans laquelle pataugent les auteurs ukrainiens est extrêmement réduite, et ils doivent la partager avec tous les auteurs non anglo-saxons. Bref, pour l'instant, aucun auteur ukrainien n'a eu de succès explosif, mais j'espère que cela viendra un jour. Il y a l'exemple de Sofi Oksanen dont le roman *Purges* décrit les réalités estoniennes et l'occupation soviétique en Estonie, quand même un tout petit pays. Ce livre a eu un immense succès et a remporté de nombreux prix littéraires.

A. M. : Vous avez traduit le roman très connu de Serhiy Jadan, qui s'appelle *Vorochilovgrad*²...

I. D. : Oui, *La Route du Donbass* en français...

A. M. : Qui a fait le choix du titre en français ?

2 L'ancien nom de l'actuelle ville de Louhansk situé dans le Donbass. Littéralement : « ville de Vorochilov », maréchal soviétique proche de Staline.

I. D. : L'éditeur. Garder le titre original aurait placé le roman dans l'inconnu total. Je pense que l'éditeur a eu une très bonne idée de l'appeler *La Route du Donbass*. Il s'agit d'un *road-movie* qui se passe effectivement dans l'est de l'Ukraine. De plus, le roman a été écrit avant la guerre dans le Donbass, mais, au moment où je l'ai traduit, cela permettait au lecteur français de situer le roman comme quelque chose d'identifiable. L'éditeur allemand qui a publié ce livre peu de temps avant sa sortie en France l'a appelé *L'Invention du jazz dans le Donbass*. Or, le jazz occupe dans ce roman cinq pages qui se trouvent à la fin du livre. Si un passionné de jazz avait acheté ce livre, il aurait été sacrement déçu. Il faut lire quasiment tout le roman pour arriver à ces quelques pages de jazz, magnifiques, oniriques, mais qui n'ont absolument rien à voir avec le reste du roman. Je pense que la démarche de l'éditeur allemand était un peu trompeuse.

A. M. : Est-ce que cela vous est arrivé souvent qu'on change le titre d'un ouvrage ?

I. D. : Pratiquement toujours, sauf quand il s'agit d'un titre très simple et basique. Dans la plupart de cas, le changement de titre visait à attirer l'attention du lecteur français. Si on prend l'exemple de Jadan, le lecteur ukrainien est attiré par le nom de l'auteur parce qu'il est très connu. Quand un nouveau roman de Jadan sort, c'est un événement. En France, c'est un auteur quasiment inconnu, et l'éditeur n'a que le titre pour attirer les lecteurs.

A. M. : Est-ce que vous traduisez uniquement de l'ukrainien ou est-ce que vous traduisez également du russe ?

I. D. : Comme traductrice littéraire, je ne traduis que de l'ukrainien. Je me suis posé la question : pourquoi ? Techniquement parlant, je peux traduire du russe aussi bien que de l'ukrainien. J'ai compris que, dans la traduction littéraire, il y a autre chose qu'une simple maîtrise de la langue. Il y a aussi une fidélité, une envie de faire découvrir une littérature, un pays. Je n'ai pas du tout cet attachement avec le russe. J'ai grandi en Union soviétique et j'ai fait mes études

en russe, mais je n'ai pas le même lien avec le russe, ni le même amour. Le pays que j'aime et pour lequel je souffre, c'est l'Ukraine. Aujourd'hui, dans la situation de guerre que la Russie a déclenchée contre l'Ukraine, la question ne se pose plus. Mais, même à l'époque où les relations russo-ukrainiennes étaient correctes, je n'ai jamais eu envie de promouvoir tel ou tel auteur russe. Je ne suivais pas la littérature russe contemporaine où je ne connaissais que des noms. Je pense qu'on ne traduit que les auteurs qu'on aime et qu'on a envie de faire connaître.

A. M. : Les traducteurs français ont un statut et ils sont protégés par le droit d'auteur. Pourtant, on sait que beaucoup d'entre eux peinent à vivre de leur métier. Qu'en est-il de la condition des traducteurs en Ukraine ?

I. D. : Je pense que les traducteurs ukrainiens envient les traducteurs français. Les conditions ne sont pas aussi bonnes, et la reconnaissance n'est pas au rendez-vous. Par exemple, en France, le nom du traducteur apparaît sur la couverture. Ce n'est absolument pas le cas en Ukraine ; on n'évoque jamais le traducteur lorsqu'on parle d'un roman. On a l'impression que les romans étrangers arrivent tels quels sur le marché ukrainien. En termes de rémunération, il y a toujours une course à la baisse. Seuls les grands traducteurs dont le nom est déjà connu et qui sont demandés arrivent à imposer leur tarif et à vivre de leur métier. Outre cela, les traducteurs ukrainiens travaillent à des cadences infernales : ils traduisent dix pages par jours sur de très longues périodes. C'est très intense. Je pense que les traducteurs français ne peuvent même pas imaginer les conditions dans lesquelles travaillent leurs collègues en Ukraine.

En France, lorsque j'ai fait des expertises pour le CNL, j'ai trouvé que les traductions étaient généralement d'un bon niveau. En Ukraine, il y a aussi de très bons traducteurs qui font un travail de qualité et arrivent à en vivre, mais il y a aussi de très mauvais traducteurs. On me demande parfois de vérifier la traduction française, par exemple lorsqu'un éditeur ukrainien souhaite publier un texte en français. Il m'est arrivé de tomber sur des traductions faites par Google Trad. Je ne comprends pas comment la personne qui s'est présentée comme

traducteur a pu dire qu'elle avait un niveau suffisant en français pour traduire ce texte.

Il y a des éditeurs ukrainiens qui courent toujours derrière le prix le plus bas et vont jusqu'à scinder l'œuvre en plusieurs parties et la donner à plusieurs traducteurs ou bien confier leur texte à un traducteur incompetent. Heureusement, aujourd'hui, il y a suffisamment de gens en Ukraine qui parlent des langues étrangères, notamment des journalistes qui peuvent « descendre » une traduction du français ou de l'italien. Donc, les éditeurs sérieux essaient de faire attention aux traducteurs qu'ils engagent. Il y a aussi des traducteurs qui peuvent traduire une œuvre française du russe vers l'ukrainien et la présenter comme une traduction originale du français. C'est régulièrement dénoncé. Aujourd'hui, les éditeurs ukrainiens commencent à tenir à leur réputation plus qu'à leur argent. Je pense que le marché du livre ukrainien commence à se professionnaliser et à se responsabiliser.

A. M. : De plus, beaucoup d'Ukrainiens maîtrisent d'autres langues comme le russe ou le polonais et peuvent comparer...

I. D. : Tout à fait. Il faut d'ailleurs dire qu'il y a la concurrence entre la traduction russe et la traduction ukrainienne des mêmes œuvres. S'il s'agit d'un auteur connu et d'un livre attendu, le lecteur peut lire la traduction russe sans attendre la version ukrainienne. Les lecteurs attendent la traduction ukrainienne parce qu'elle est souvent plus juste et plus imagée. Cela explique le succès des sous-titres et du doublage ukrainiens. Les films et les dessins animés ont beaucoup plus de succès en ukrainien. Cela a commencé avec *Cars* dont le doublage en ukrainien a été jugé supérieur au doublage russe. D'ailleurs, les traductions ukrainiennes ont intérêt à être meilleures, car il y a souvent deux versions du même roman étranger en Ukraine : la russe et l'ukrainienne.

Il y a bien sûr d'autres facteurs qui sont à prendre en compte. Pendant longtemps, il y avait un problème avec le marché du livre en Ukraine. La Russie subventionnait l'édition : les livres russes qui arrivaient sur le marché ukrainien étaient moins chers que les livres ukrainiens, malgré les frais de transport et les taxes. Cela tuait le mar-

ché du livre en Ukraine. Aujourd'hui, il y a des restrictions sur des livres russes publiés en Russie. La législation ukrainienne donne la préférence aux éditeurs ukrainiens ; beaucoup d'entre eux publient en russe et en ukrainien. La maison d'édition Folio, par exemple, offre des livres de qualité aux lecteurs ukrainophones et russo-phones, sans que la version russe soit importée de Russie. Les livres d'Andreï Kourkov sortent simultanément en russe et en ukrainien.

A. M. : Le marché du livre en Ukraine, comme le pays tout entier, a vécu plusieurs bouleversements depuis les trente dernières années. Comme beaucoup d'autres républiques d'ex-URSS, l'Ukraine avait une édition d'État qui pouvait, certes, souffrir de problèmes de censure, mais qui disposait de temps et de moyens financiers importants permettant d'engager des projets à long terme. Après 1991, l'Ukraine est entrée dans la période du « capitalisme sauvage » où la logique marchande est devenue dominante, y compris dans le domaine culturel, où les éditeurs qui publiaient des œuvres de qualité avaient du mal à trouver leur place, car la littérature était certainement le dernier des soucis de l'État ukrainien en crise économique profonde. Qu'en est-il maintenant ?

I. D. : Je pense que l'Ukraine est dans une très bonne période depuis ces quelques dernières années. Beaucoup de nouvelles maisons d'édition ont été créées. Il y a aussi des maisons d'édition qui sont solides, qui ont su établir une ligne éditoriale et qui arrivent à vivre de leur production sans recevoir des subventions de l'État. Il y a deux grands salons du livre en Ukraine : celui de Lviv (Forum des éditeurs) et celui de Kiev (Arsenal). Celui de Kiev – ou plutôt Kyiv en ukrainien – a lieu en mai et celui de Lviv en septembre. Le salon de Kiev se passe dans un grand espace magnifique et accueille de nombreux auteurs ukrainiens et étrangers pendant quatre jours. Les maisons d'édition ukrainiennes achètent aujourd'hui beaucoup de droits en France, en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, etc. Par exemple, les Éditions du Vieux Lion (*Vydavnytstvo Starogo Leva*), qui avaient démarré dans la littérature pour enfants, ont développé des publications pour adultes et possèdent actuellement plusieurs librairies. Cela fait deux années de suite que les livres de cette maison reçoivent

des prix à la Foire de Bologne. Je pense que l'édition ukrainienne se porte très bien en ce moment. En revanche, les livres sont relativement chers par rapport au salaire moyen.

Je me rends régulièrement en Ukraine, notamment à ces deux salons. Je vais aussi dans des librairies qui organisent des rencontres avec les auteurs. Un travail important est fait autour de la lecture.

A. M. : Les Ukrainiens restent toujours de grands lecteurs ?

I. D. : Tout à fait. L'Ukraine est aussi un pays où la poésie est toujours lue et appréciée. Il y a beaucoup de poètes, et les rencontres avec ces poètes – de la jeune et de l'ancienne génération – sont très appréciées du public.

A. M. : Vous enseignez également à l'Inalco. Passionnée comme vous êtes, vous devez susciter des vocations ?

I. D. : Oui, j'enseigne l'ukrainien, la littérature ukrainienne et la traduction. J'ai parfois de très bons étudiants qui, je l'espère, deviendront un jour traducteurs. L'enseignement me permet aussi de voir ce qui se passe dans les autres langues. L'ukrainien fait partie du département « Europe », j'ai des mémoires sur d'autres littératures dans le cadre de notre master de traduction littéraire. Cela me permet de relativiser mon émerveillement à l'égard de tel ou tel auteur ukrainien et de me rendre compte que la littérature ukrainienne n'est qu'une des littératures de ce vaste monde. Je vois aussi, depuis quelques années, des écrivains du monde entier arriver en Ukraine. J'en suis très heureuse, et je pense que cet échange sera enrichissant pour les écrivains ukrainiens.